

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 79

Fascicule 3 - Troisième trimestre 1984



LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1984

SOMMAIRE

- Notre-Dame d'Outre-Gère, par Monique JANNET-VALLAT.
- Je suis de Vienne-la-Romaine, par Louis ARBESSIER.
- Pour servir à l'histoire du théâtre de Guignol, par Louis LUDIN.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour « *répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises* » (article premier des statuts).

Pour 1984

Le numéro	25,00 F
Abonnement annuel normal	75,00 F
Abonnement de soutien	100,00 F
Retraités et étudiants	50,00 F

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71 J.

Le Comité de rédaction laisse aux auteurs des articles l'entière responsabilité des opinions émises.

**Pensez à payer
le plus rapidement possible
votre Abonnement
pour 1984**

• Nous remercions les personnes qui ont déjà acquitté leur abonnement pour 1984.

• Nous invitons les personnes qui ne l'ont pas encore fait à effectuer rapidement leur versement :

*soit par C.C.P. ou chèque bancaire,
soit directement au S.I.*

**FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE »
POUR L'ANNEE 1984**

NOM : Prénoms :

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) :

.....

.....

TARIF ABONNEMENT :

Abonnement de soutien	100 F
Abonnement normal	75 F
Etudiants - Retraités	50 F

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

« AMIS DE VIENNE » - Syndicat d'Initiative - Cours Brillier - 38200 VIENNE

Programme de nos manifestations au verso

ACTIVITÉS PRÉVUES

Samedi après-midi 17 novembre :

- Visite guidée de la cathédrale Saint-Maurice de Vienne par Mme Michèle WOINET, conférencière des Monuments historiques.

Le thème de la visite portera sur les vitraux et chapiteaux.

Samedi après-midi 1^{er} décembre :

- Au Syndicat d'initiative, vente de vieux numéros de la Société, de livres régionaux, d'anciennes publications.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 79

Fascicule 3 - Troisième trimestre 1984



LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1984

REVUE BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LA
REVUE DE LA

DE

Le

AMIS DE VIENNE

et de la

N° 79

Fascicule 7 - Troisième trimestre 1934



1934

Imprimerie 1000 Paris

41 rue de la

1934

NOTRE DAME D'OUTRE-GÈRE ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE 1983

Première partie

L'EGLISE DANS SON ENVIRONNEMENT GEOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

par

MONIQUE JANNET-VALLAT (*)

Introduction

A la suite du projet d'aménagement du carrefour de la Gère à Vienne (C.D. 41), la Direction Régionale des Antiquités Historiques est intervenue en vue d'une reconnaissance archéologique préalable des vestiges médiévaux conservés en élévation sur ce site.

En effet, outre les problèmes liés à la vétusté du viaduc métallique (ou auto-pont), une « insuffisance de capacité » pour écouler la circulation générale du carrefour obligeait à revoir la situation de ce dernier à l'entrée de Vienne. De ce fait, après étude des possibilités d'aménagement, un projet fut retenu. La solution adoptée déterminait un aménagement au sol provoquant un élargissement du carrefour avec emprise sur l'îlot des Jacobins.

Cet îlot urbain proche du confluent du Rhône et de la Gère à l'entrée nord de la ville, se trouve être l'emplacement où les historiens viennois placent en général le port principal et à l'époque médiévale l'église Notre-Dame d'Outre-Gère.

(*) Monique JANNET-VALLAT : ingénieur direction des Antiquités historiques Rhône-Alpes ; Aigréa BOUVIER et François LECOUTURIER : vacataires, 3 mois, Atelier d'Urbanisme et d'Architecture.

Après confirmation de vestiges médiévaux conservés en élévation, ceci grâce aux visites détaillées des caves et de l'intérieur des bains-douches, une reconnaissance archéologique fut décidée.

Une recherche archéologique en milieu urbain est surtout envisagée comme une intervention après la destruction des anciens bâtiments. « De cette manière, des fouilles conventionnelles étaient organisées, elles englobaient bien sûr l'analyse de structures plus nombreuses et souvent plus diversifiées qu'en milieu rural. Aussi la découverte de vestiges considérés comme importants a presque toujours suivi le démantèlement des édifices de la cité. Il était alors trop tard pour saisir les relations de fondations en place avec les murs détruits (...). Pour comprendre les états successifs et restituer leur valeur, nous sommes persuadés que la seule méthode consiste en une analyse systématique des maçonneries, une sorte de lecture archéologique en élévation » (1).

Cette lecture en élévation a été effectuée sur une partie de l'église de Notre-Dame d'Outre-Gère quasiment inédite. Avant l'étude d'impact archéologique du projet, tout le monde s'accordait à penser que « les vestiges de l'église Notre-Dame d'Outre-Gère n'étaient pas touchés par l'aménagement ». En effet, il pouvait paraître aberrant de retrouver sous les carrelages d'une piscine datant de 1930, les structures d'une église vraisemblablement du XI^e siècle ; et que de plus le niveau des fenêtres hautes de la nef se trouvait approximativement au premier étage des maisons actuelles.

La découverte dans les caves de blocs gallo-romains en remploi formant le seuil de cette église, remettait en question les études et hypothèses antérieures des historiens et des archéologues. En effet, Notre-Dame retrouvait son volume primitif compris à l'intérieur d'une nef de six travées équivalant à cinquante mètres de longueur.

L'analyse des maçonneries a fait l'objet de relevés précis à l'échelle générale du 1/20. Ces dessins pierre à pierre sont restés les plus objectifs possible. Une couverture photographique a été effectuée en fin d'étude à l'intérieur des caves et au niveau des élévations extérieures.

Cette documentation archéologique sur les élévations préserve et sauvegarde une masse de données d'architecture qui ont disparu dans les démolitions. Cet élément est novateur et extrêmement rassurant. Mais cette période d'étude fructueuse

(1) Charles BONNET, « Analyse d'une recherche en milieu urbain », p. 8 à 15 dans les *Troisièmes journées internationales d'archéologie mérovingienne*, bulletin n° 4, 1981, de l'Association française d'archéologie mérovingienne.

s'arrête sur un passage difficile de responsabilité. De nombreuses ébauches de réponses ont rétrogradé dans le domaine des hypothèses puisque non vérifiées lors de la démolition.

De plus, une recherche archéologique en élévation se cheville avec des données stratigraphiques fournies par l'étude du sous-sol. La mise au net de cette étude aboutit donc sur une ouverture des données diverses d'occupations du sous-sol. Ainsi, les analyses des structures gothiques et même des siècles suivants, indispensables à la restitution des étapes antérieures, ouvre le dossier de la fonction de cette église et du quartier qui la jouxte.

I. — Le site

1. GÉOGRAPHIE PHYSIQUE

Le site de Vienne est limité entre le fleuve à l'ouest et l'hémicycle de ses collines qui l'entourent hermétiquement au nord et à l'est. La Gère, avant de se jeter dans le Rhône, troue cette couronne de collines entre, d'une part le Mont Arnaud et la Bâtie et de l'autre le Mont Sainte-Blandine et Pipet. Cet axe perpendiculaire à la direction que prend le Rhône à l'entrée nord de Vienne ne doit pas se voir comme une coupure mais bien comme un axe de raccordement et de passage (voie de l'est vers la Savoie et Genève).

A toutes époques, les voies de communications urbaines ont été confrontées à deux obstacles naturels : au nord, le passage entre le flanc du Mont Salomon et le Rhône, et en direction de l'ouest le fleuve.

Le couloir du passage au nord a drainé ainsi toutes les voies et c'est aussi là que l'homme, depuis la conquête romaine a fait verrouiller ce « passage obligé » par un rempart.

Le franchissement du Rhône pose plus de problèmes d'interprétation mais il est convenu de penser que deux emplacements doivent avoir été aménagés par l'homme : un entre la place Saint-Ferréol (rive gauche) et la tour des Valois (rive droite) et un autre plus en amont, vers Saint-Romain-en-Gal.

Le site qui nous occupe au sujet de l'église Notre-Dame d'Outre-Gère se trouve donc à un nœud fondamental de communications. Et ce large triangle d'une superficie d'environ quatre hectares voit passer :

— sur son flanc est un axe majeur de la ville ;

— à l'ouest, il est largement ouvert sur le fleuve où peut avoir abouti une « tête de pont » ;

— au nord, la porte de Malconseil, la tour de Pilate dont le fleuve baigne les fondations et enfin les murailles qui ferment l'espace ;

— au sud, il est ouvert sur le confluent de la Gère et peut-être sur le port principal de Vienne.

Une activité intense a dû toujours suivre la vallée de la Gère et s'approcher le plus possible du confluent. Nous étions à cet emplacement à l'entrée de la ville de Vienne et non pas à l'extérieur. Peut-être rejeté hors des murailles, au Bas-Empire (ce qui n'est pas prouvé), l'implantation de basiliques suburbaines a vite réinvesti le site et l'a auréolé d'une puissance chrétienne dont on retrouve encore des traces dans la mentalité viennoise (2).

Si cet emplacement de la ville a donc été un lieu obligatoire de passage, avec toutes les conséquences positives que cela entraîne, il a été aussi, semble-t-il, le cœur de l'activité portuaire de Vienne.

2. PROBLÉMATIQUE D'UN PORT VIENNOIS RIVE GAUCHE

a) *Epoque gallo-romaine*

M. André Pelletier (3) mentionne qu'au Bas-Empire, Vienne était l'un des ports d'attache de la flotte rhodanienne. Il place le port des Môles à l'embouchure du Rhône et de la Gère, et pense que cet emplacement était protégé par une digue qui « prenait appui sur le rivage du Rhône en amont du confluent, gagnait le lit du fleuve et s'incurvait alors pour suivre une ligne parallèle au rivage ». Pour placer et décrire le port des Môles, M. Pelletier semble ne se reposer que sur une note de Cochard datant de 1818 où les basses eaux laissent apparaître d'importants massifs de maçonnerie (4).

On peut poser en hypothèse de travail que le port principal de Vienne n'a pas dû changer d'emplacement au cours des temps, c'est-à-dire entre l'époque gallo-romaine et le Moyen Age. Si au Haut Moyen Age, on peut supposer que son activité a été soit réduite soit nulle, les installations — digue, débarcadère, quai — sont en général des constructions extrêmement solides qui ont dû perdurer d'une civilisation à l'autre.

(2) « La tradition viennoise voulait que le temple des Cent Dieux eût été remplacé par l'église Saint-Sever » ; P. CAVARD, *Les anciens remparts de Vienne*, 1938, p. 23.

(3) André PELLETIER, *Vienne antique : de la conquête aux invasions alamaniques*, Editions Horvath, Roanne, 1982, p. 348, note 14.

(4) COCHARD dans CHORIER, *Antiquités de Vienne*, p. 33, note.

b) *Les textes médiévaux et modernes*

L'étude des textes médiévaux (5) nous renseigne sur l'existence tout d'abord d'un port public jouxtant la ville en 1034. Au moment de la création de foires à Vienne (1211), le port est mentionné en 1214 dans un diplôme de Frédéric II, avec une précision de transport des marchandises voyageant « aussi bien par terre que par eau ».

En 1244, Artaud de Roussillon cède à Jean de Bernin tout ce qu'il possède au port de Vienne et fait serment de ne déclarer aucun droit sur le pont de Gère et sur le port.

A l'aide de l'étude des différents parcellaires et de certains actes de vente, l'étude de R. Bony permet de replacer le port des Môles entre la porte de Malconseil et le confluent de la Gère, et peut-être plus précisément au port de l'Ecu.

C'est rejoindre Chorier qui place les deux ports de Vienne les plus fréquentés entre la tour de Pilate et la Gère et aussi Charles Jaillet (6) qui, sur un plan de Vienne au milieu du XVII^e siècle, situe le port des Môles au flanc nord de la zone appartenant aux Dominicains.

c) *La voie contemporaine : le quai Pajot*

« L'expansion de la ville, les besoins de l'urbanisme amenèrent les Consuls à envisager la construction d'un quai en bordure du Rhône. Les prêcheurs se trouvèrent directement concernés (...), ils se virent attribuer une indemnité de 7745 livres à réemployer en bien-fonds dans la ville pour les terrains et les maisons qu'on leur enlevait » (7).

Le quai le long du Rhône ouvrit donc une voie de communication en 1760 dans le quartier de Notre-Dame d'Outre-Gère entre le port de l'Ecu et le port des Jacobins. Les travaux à Vienne vont durer une centaine d'années et ne seront achevés qu'en 1938.

(5) René BONY, *Topographie de Vienne du IV^e au XIV^e siècle* : postface, mémoire de maîtrise, juin 1979.

(6) Charles JAILLET, « Les logis ou hôtelleries dans l'histoire de Vienne jusqu'au XVIII^e siècle » : postface, *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, n° 75, p. 53 à 74, fasc. 4, 1980.

(7) Fr. J.D. LÉVESQUE, o.p., archiviste provincial des Dominicains de Lyon, « Le couvent des Dominicains de Vienne en Dauphiné : Notre-Dame d'Outre-Gère, 1384-1789 », *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, n° 75, p. 17 à 39, fasc. 1, 1980.

II. — L'habitat

1. LE MILIEU URBAIN A L'ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

Le tracé de l'enceinte du Haut-Empire reconnu par P. Schneyder et réétudié récemment par G. Chapotat est très lisible autour du Mont Salomon et du Mont Arnaud et cette dernière protégeait ainsi les terrasses de la Gère. Seules, les réfections du quai Pajot, le long du Rhône, ont complètement occulté la tour de Pilate, la porte de Malconseil et le raccordement à la tour de la Poterne. L'aire principale du port était, elle aussi, protégée. La voie romaine correspondant au *Cardo maximus* (ruc Marchande et rue de l'Eperon) et la voie romaine parallèle (actuellement rue de Bourgogne et rue Boson) se raccordaient pour passer sur le pont de Gère. Puis la voie principale suivait d'une manière parfaite l'actuelle petite rue des Quatre-Vents, longeait à l'est la placette du port de l'Ecu, et ainsi repartait en direction du nord jusqu'au rempart. Ce tracé est reconnu essentiellement par des travaux de voiries et semble toujours proche des façades des maisons actuelles (8).

2. HYPOTHÈSE POUR LA PRÉSENCE D'UN TEMPLE

Si d'après l'étude faite ci-dessus, nous pouvons donc replacer à l'échelle de ce quartier urbain intra-muros le passage du *Cardo maximus* et la présence d'une activité portuaire, tout le reste est dans l'ombre la plus complète. Mais revenons à la légende de la fondation de la basilique Saint-Etienne (Saint-Sévère au IX^e siècle).

« Après avoir fondé une première église à 8 milles au sud de Vienne, à Vogoréa, Sévère traversa la ville de Vienne, le pont de la Gère et parvint à un lieu "*ubi templum erat cui prae multitudine idolorum centum deos nomen conditor vetustus imposuit*". Ses prières firent écrouler le temple » (9). Le crédit que l'on peut apporter à cette légende est restreint, mais cette mention de cent dieux ne pourrait-elle pas être l'ultime trace du brassage de populations et de religions apporté obligatoirement par le commerce sur le Rhône venant du sud et du nord de la Gaule ?

(8) Gabriel CHAPOTAT, *La Croisée de Vienne*, deuxième partie : La voie romaine de Vienne à Lyon par la rive gauche du Rhône. Imprimerie « Liberté de Bourgoin-Jallieu », 1973.

(9) *Vita S. Severi* (B.L.H. 7692), texte rédigé par un auteur anonyme et connu par deux manuscrits : un du IX^e et l'autre de la fin du XI^e siècle.

Mme DESCOMBES, *Topographie chrétienne des sites de la Gaule des origines à la fin du VII^e siècle*, 1974.

De plus, à l'intérieur de Notre-Dame d'Outre-Gère, Cochard note le réemploi dans la maçonnerie de vestiges antiques (colonnes et chapiteaux) (10). Savigné, dans son annuaire de l'année 1878, après la description de Saint-Sévère, remarque encore ces réemplois dans l'église des Dominicains (11). Rey, lors de la démolition de l'église, mentionne aussi ces chapiteaux « phytiens » qu'il attribue au Panthéon de Saint-Sévère :

« Ces chapiteaux étaient avec leurs colonnes, engagés dans les murs de l'église des Jacobins » (12). C'est aussi pas très loin de là, que l'on découvrit en 1821 le faune au cours de travaux qui mirent à jour un temple romain, qui passe pour le Panthéon. (« Dans un jardin voisin de la rivière de la Gère », Chorier.)

Espérandieu date ces chapiteaux du 1^{er} siècle, et Will du 11^e siècle (13).

Une conclusion très large laisserait donc entrevoir un quartier intra-muros, animé, lieu de passage et de rencontre, de transports et de dépôts de marchandises, où devaient voisiner auberges, habitations, entrepôts au bord du Rhône et peut-être un temple dédié à Apollon.

III. — Antiquité tardive

Les quartiers gallo-romains intra-muros au Bas-Empire.

A la fin du III^e siècle, des problèmes politiques, économiques et sociaux poussent les habitants à abandonner les quartiers périphériques. Mais à la fin du V^e siècle avec l'arrivée des Burgondes un renouveau stimule la ville. Ce quartier gallo-romain subit-il le sort des quartiers éloignés du centre ? Proche et installé intra-muros, le quartier de Saint-Martin semble être abandonné à la seconde moitié du III^e siècle (14).

Rive droite, l'étude des différentes occupations de l'habitat à Saint-Romain-en-Gal tend au même phénomène avec un abandon définitif proche de la fin du III^e siècle, début IV^e siècle.

Au sud de la ville, le quartier intra-muros correspondant à Saint-Pierre et au chantier de fouilles programmées de Saint-

(10) N. CHORIER, *Recherches sur les Antiquités de la ville de Vienne*, Lyon, 1658. Seconde édition avec addition de N. COCHARD, Lyon, 1828.

(11) E.J. SAVIGNÉ, *Annuaire ; Ville de Vienne*, 1878, 4^e année.

(12) REY, *Monument*, 1831, planche XI, p. 13 et 1819, p. 30 et 31.

(13) ERNEST WILL, *La sculpture romaine au musée lapidaire de Vienne*, Syndicat d'initiative de Vienne, 1952, n° 128, p. 70. Chapiteaux figurés d'un sanctuaire d'Apollon.

(14) Roger LAUXEROIS - Joëlle TARDIEU, avec la collaboration d'Alain CANAL, *Recherche sur l'habitat antique à Vienne : le site de "la rue des Colonnes"*, « Vingt ans d'archéologie à Vienne », extrait du B.S.A.V.

Georges subit aussi un abandon avec des traces d'incendie. Au cours du IV^e siècle, la nécropole paléochrétienne s'installe dans les ruines.

L'urbain disparaissant au profit des nécropoles extra-muros, l'historien et l'archéologue n'ont plus pour saisir la nouvelle évolution de la ville que l'étude des basiliques funéraires et de leurs nécropoles.

L'occupation chrétienne et funéraire est particulièrement dense au nord de Vienne au pied du Mont Salomon. La vie de saint Sévère, rédigée peut-être au VI^e siècle, rappelle l'histoire de ce prêtre indien venu s'installer et mourir à Vienne. Sévère donc, d'après la légende, installe une église sur la démolition d'un temple grâce à un vase d'argent plein de *solidi* apparu dans les ruines. Cette basilique est dédiée au saint martyr Etienne. La dédicace, d'après la *Vita*, eut lieu le jour où le corps de Germain d'Auxerre, venant de Ravenne, arrive à Vienne : ceci aux alentours de 450-500. A sa mort, Sévère est enseveli dans l'église Saint-Etienne.

L'hagiologue mentionne la sépulture des évêques Ursus et Volféris dans cette basilique certainement à usage funéraire. Le schéma est tout à fait identique à la basilique funéraire Saint-Pierre au sud. On a en effet trouvé des épitaphes chrétiennes qui peuvent, pour certaines, remonter au début du V^e siècle : huit d'entre elles sont mentionnées comme étant découvertes à Saint-Sévère, deux autres sont remployées dans le dallage de Notre-Dame d'Outre-Gère : il s'agit de celle de *Scurpillosa* morte à l'âge de 48 ans en 524, et celle de *Dulcitia* morte à 35 ans soit en 551 ou en 556. Ces deux inscriptions sont mentionnées comme perdues. Nous reviendrons sur une dernière inscription, celle de *Pelegerinus* datée de 502, découverte lors de la fouille début XX^e siècle.

Puis, comme à la basilique Saint-Pierre, des annexes sont construites (Saint-Georges et Notre-Dame de part et d'autre de Saint-Pierre), Saint-Théodore sur le côté gauche de l'abside de Saint-Etienne. Chorier mentionne des travaux en 1609 où on découvrit « quantité de tombeaux. Il en reste encore trois rangées tellement ordonnées qu'ils sont les uns sur les autres. Un pavé de marqueterie est au-dessous dans une profondeur digne de merveille » (15).

Et enfin, nous notons également, la persistance, au Moyen Age, de cimetières autour de Saint-Sévère dont un, à usage paroissial. En effet, depuis 1100, la collégiale Saint-Sévère a le droit d'assurer le service paroissial (16).

(15) N. CHORIER, *Recherche sur les Antiquités de la ville de Vienne*, p. 46 et 47.

(16) René BONY, mémoire de maîtrise.

IV. — Emplacement de Notre-Dame d'Outre-Gère et historique de l'église

L'emplacement de cette ancienne église occupe la pointe extrême sud du triangle Outre-Gère, sous le Mont Salomon. L'édifice religieux se trouve au centre de l'îlot urbain et forme une parcelle de surface importante délimitée par les façades arrières des maisons alentours. Le cadastre post-révolutionnaire ne laisse apparaître que peu de choses de l'ancien plan de l'église. Elle est pourtant à l'origine de l'îlot urbain et toutes les constructions, ecclésiastiques ou laïques, s'appuient contre ses murs.

Ainsi, sur le terrain, la parcelle intérieure est parfaitement rectangulaire. L'ouverture sur le flanc sud va correspondre à l'emplacement du clocher et la parcelle découpée au nord à une réfection du XVIII^e siècle.

Mais le tracé de cette parcelle intérieure ne laissait pas supposer la présence d'une nef régulière antérieure aux parcelles d'habitation. Et c'est pourtant ce que va prouver l'étude archéologique sur le terrain. Même la recherche de M. Bresse à l'intérieur du chœur de Notre-Dame d'Outre-Gère et le relevé régulier du cloître moderne n'avait pas permis de soupçonner le plan primitif de Notre-Dame.

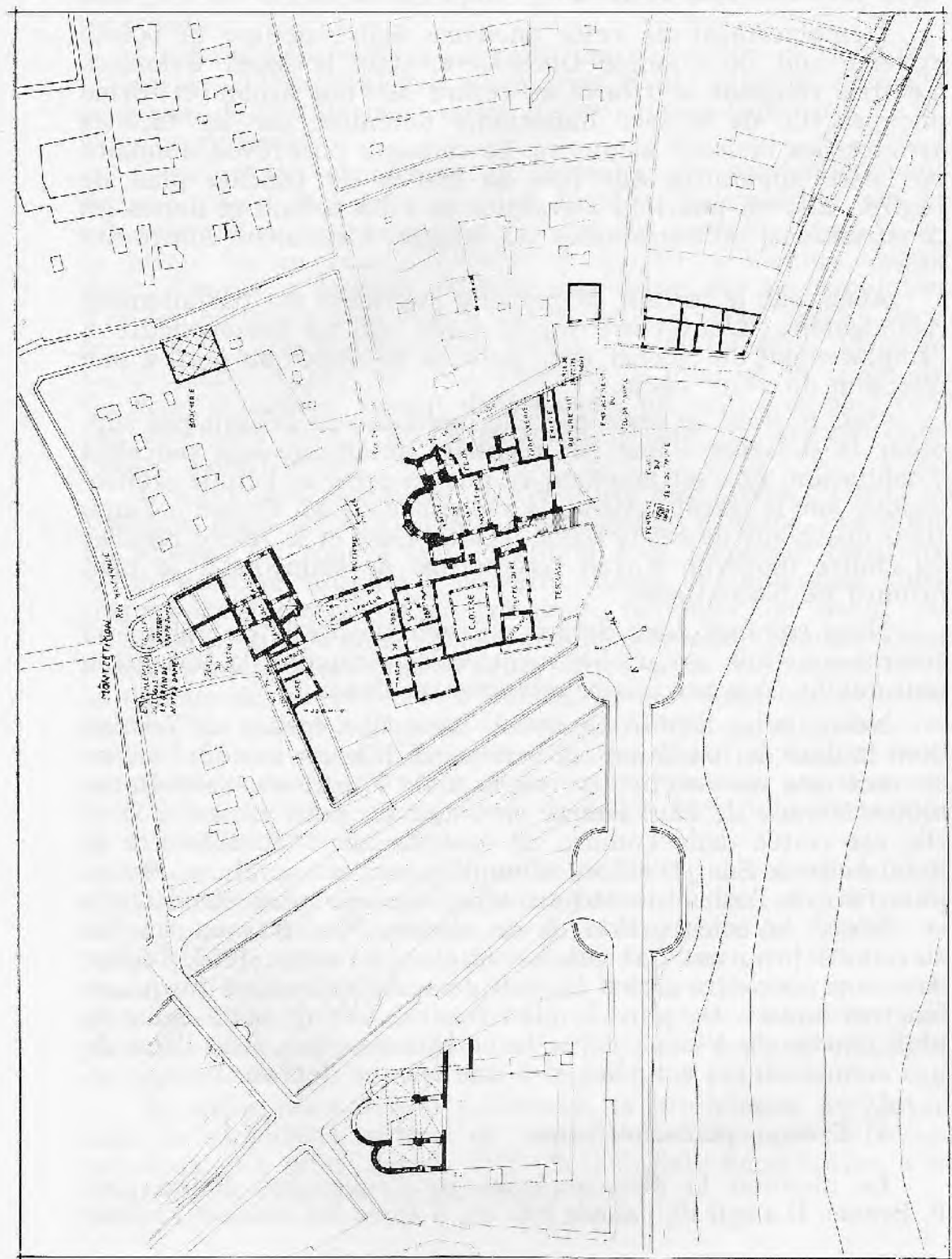
Nous sommes donc devant un exemple précis de point fort central constitué par un bâtiment ecclésiastique et la formation tout autour d'un parcellaire relativement dense.

Notre-Dame d'Outre-Gère est l'une des églises de Vienne dont la date de fondation est incertaine. Elle est surtout connue en tant que monastère des religieux de l'ordre de Saint-Dominique. L'étude de Paul Bresse en a fait un petit édifice (17) et elle est restée dans l'ombre de ses voisines : Saint-Sévère et Saint-André-le-Bas. D'autres auteurs pensaient qu'il ne restait plus rien de l'église du Moyen Age et qu'elle avait été détruite en 1926 à la construction de la piscine. Nos travaux sur les élévations prouvent que jusqu'à la fin de l'année 1983, l'église dans son périmètre global existait encore en élévation jusqu'aux fenêtres hautes. De plus, le plan restitué fait de cette église la plus grande de Vienne après la cathédrale, ceci dans l'état de nos connaissances actuelles et à une époque donnée.

a) *Epoque paléochrétienne*

La mention la plus ancienne de l'église est donnée par P. Bresse. Il s'agit de l'année 640 où, d'après lui, suivant l'auteur

(17) Paul BRESSE, « *L'église de Notre-Dame* », Vienna, 4^e fasc., 1923.



Plan d'ensemble de l'abbaye de Saint-André-le-Bas. — Paul BRESSE.
 Au nord du confluent Rhône-Gère, l'annexe Notre-Dame
 tel que la voyait Paul Bresse (deux travées et « cloître »).

anonyme de la *Vita Sancti*, cette église existait déjà. Il place même l'église aux environs de 450, par rapport à la datation la plus ancienne : l'inscription de Scurpillosa datant de 453.

Ce rapprochement n'est pas compatible avec une étude sérieuse. Même la découverte en place d'inscriptions ne prouve aucunement l'existence d'une église contemporaine au vocable de Notre-Dame. Les tombes peuvent correspondre à la nécropole entourant la basilique Saint-Etienne, ou bien peuvent appartenir à un complexe funéraire — enclos, mausolée ou chapelle funéraire — inconnu de l'histoire. C'est ainsi que l'on ne peut écarter définitivement l'hypothèse d'un bâtiment à usage funéraire qui serait primitivement à l'emplacement de Notre-Dame.

b) *Epoque médiévale*

La première mention connue par les textes est relativement haute, puisqu'il s'agit d'une dîme mentionnée dans le cartulaire de Saint-André-le-Bas en 1100. Par ce texte, Notre-Dame doit au monastère de Saint-André-le-Bas, une redevance de trois sols le jour de la quadragésime, de trois autres sols le jour de la fête de Sainte-Marie (15 août).

Notre-Dame d'Outre-Gère est de nouveau mentionnée dans une charte de 1263, citée par Chorier : « Au XIII^e siècle, d'après un accord conclu en 1263, l'église ou plutôt le couvent dépendait de l'abbé de Saint-André-le-Bas, et était gouvernée par un recteur, religieux de Saint-André » (cf. 17).

Puis l'épithaphe de Jean de Bernin, archevêque de Vienne, mort en 1266, mentionne l'existence de cette église et le fait qu'elle ait été somptueusement décorée ainsi que Sainte-Marie-la-Vieille (temple d'Auguste et de Livie).

« ... qui basilicas beatae Mariae de Ultra Geriam et beatae Mariae Veteris Viennensis sumptuosis decoravit aedificiis ».

c) *Le couvent des Frères Prêcheurs à Notre-Dame d'Outre-Gère*

Il semble bien en se basant sur l'excellent dossier du Frère J.D. Levesque (18), que c'est grâce aux interventions du Consul de la ville de Vienne que les Dominicains pourront s'installer Outre-Gère. Car, détail intéressant, l'abbé de Saint-André et le Recteur de la Collégiale de Saint-Sévère voulaient conserver leurs droits sur cette église.

Et, en effet, les deux couvents — Saint-Sévère et Saint-André — furent largement dédommagés : en 1387, Saint-André

(18) Fr. J.D. LEVESQUE, *Le couvent des Dominicains...*

reçut le prieuré de Pont-de-Beauvoisin et Saint-Sévère, en 1385, Saint-Vallier. Ainsi la vente définitive (19) se fait en 1384.

Nous ignorons encore si Notre-Dame avait déjà la fonction de couvent, antérieurement à la vente fin XIV^e siècle. Paul Bresse pense qu'elle était une maison inférieure ou un noviciat de l'abbaye de Saint-André-le-Bas qui y entretenait plusieurs religieux, à charge pour eux d'une certaine redevance à l'abbaye et à l'église Saint-Sévère (20). Il ne cite pas ses sources. De nombreux murs, avant fin décembre 1983, témoignaient de l'installation d'un couvent et si une comparaison avait été possible avec les textes, qui sont nombreux, maints détails auraient pu être interprétés.

Enfin, toujours est-il que dans le rapport du chargé de mission des Beaux-Arts, le plan général représentant l'abbaye de Saint-André-le-Bas comprend l'église Saint-Pierre-entre-Juifs et l'église Notre-Dame d'Outre-Gère ainsi que toutes les dépendances autour de Saint-André. J. Formigé faisant le résumé de cette étude pour le compte rendu du 86^e congrès archéologique (21), indique sans restriction que l'abbaye possédait l'église Notre-Dame d'Outre-Gère. De plus, sans préciser de date et ses sources, il mentionne : « (...) Les terres, prés, vignes, etc. allaient bien au-delà. Elles comprenaient les deux rives de la Gère, du pont de Saint-Sévère au Rhône et ensuite la rive du Rhône jusqu'à la tour de Pilate ».

Dans son étude sur les paroisses, Renée Bony (22) précise que la paroisse Saint-Sévère est de création récente (entre 1194/95 et 1216). Notre-Dame se trouve sur le territoire de cette paroisse à la fin du XII^e siècle. Antérieurement, elle était dans le périmètre de l'abbaye de Saint-André-le-Bas, qui cède ses pouvoirs paroissiaux à la chapelle Saint-Pierre-entre-Juifs au milieu du XI^e siècle.

Ainsi l'église de Notre-Dame étaient située sur le territoire paroissial de Saint-André-le-Bas puis de Saint-Pierre-entre-Juifs, et enfin de Saint-Sévère. Elle ne fut jamais église paroissiale.

L'étude de l'implantation des couvents mendiants, de leur évolution puis de leur régression topographique est susceptible d'apporter des renseignements d'importance sur la ville elle-même. Ainsi que dans l'étude de l'évolution des enclos conven-

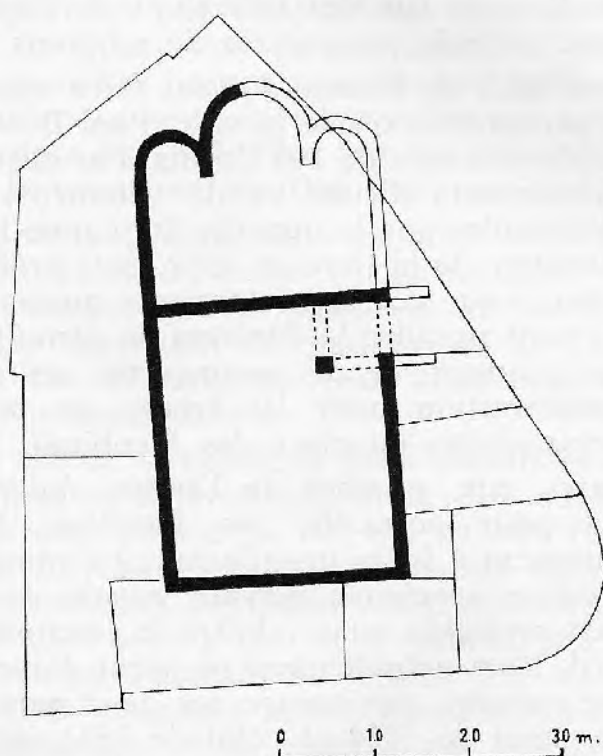
(19) Bulletin du 8 septembre 1384 ; Bibliothèque de Grenoble, Q. 767 (du pape Clément VII).

(20) *Journal de Vienne*, 1924, nos 7, 11 et 20, 96^e année. Renseignements carte archéologique, Musée de Vienne.

(21) J. FORMIGÉ et F. DESHOULIÈRES, *Vienne sur le Rhône*. Extrait du compte rendu du LXXXVI^e congrès archéologique de France tenu à Valence et Montélimar en 1923. Tirage à part de la Société des Amis de Vienne, Paris, 1925.

(22) Renée BONY, « Formation des paroisses à Vienne au Moyen Age », *Bulletin des Amis de Vienne*, n° 76, fasc. 1, 1981, p. 35 à 39.

tuels mendiants à Tours (23) de Claire Mabire La Caille, une étude des documents d'archives et des cadastres auraient permis de repérer les maisons installées autour de l'église et des bâtiments conventuels ainsi qu'une évolution précise du tissu urbain. La restitution du parcellaire au sujet du couvent des Jacobins de Tours entre 1224 et 1700, à l'aide de dix séquences matérialisées par des plans est riche de renseignements. Par l'absence complète d'études sur les chartes de donation et de vente, nous ignorons tout des extensions puis rétractions du domaine privé sur le domaine laïque autour de Notre-Dame d'Outre-Gère. Ceci soulève des difficultés d'interprétation archéologique au sujet des accès dans l'église et le couvent, puis après les guerres de religions, dans le cloître.



L'église en elle-même ne va peut-être pas subir de transformations trop importantes avec l'installation des Frères. Nous savons que ce bâtiment comprenait, à la veille des guerres de religions, « dix-huit chapelles et autels, trois nefs, dix colonnes, un chœur muni de riches boiseries en noyer et quatre cloches dans le clocher » (24).

(23) Recherches sur Tours. Collection dirigée par Henri Galinier, laboratoire d'archéologie urbaine, Tours, 1981. Claire MABIRE LA CAILLE, *Evolution des enclos conventuels mendiants à Tours (XIII^e-XVIII^e siècle)*, p. 13 à 72, et plans d'évolution sous jaquette.

(24) Archives Isère, Vienne BB-1. Dans J.D. LEVESQUE, *Le couvent des Dominicains de Vienne*, p. 21.

Le plan que nous connaissons du chœur de Notre-Dame pourrait tout à fait correspondre à l'optique de la prédication des religieux. Comme nous l'avons vu, c'est une église extrêmement bien placée, proche de rucs fréquentées, reliée à des quartiers populeux (activité portuaire). C'est aussi un bâtiment vaste à nef et bas-côtés, où les fondations de chapelles se sont certainement multipliées. Ainsi, une épitaphe du 8 septembre 1386, prouve la fondation d'une chapelle en l'honneur de Saint-Thomas d'Aquin par Guillaume Blanc.

« *Anno domini MCCCCLXXXVI die octava mens. sept. obiit Guillelmus. Albi civis sanctae civitatis viennensis qui de bonis suis ad honorem beati Thomae de Aquino fundavit, istam capellam* » (25). C'est un des seuls renseignements que nous possédons actuellement sur des réfections de l'église des Jacobins durant cette période pré-guerres de religions.

Les archives BB.1 de Vienne doivent faire mention de nombreux dons de particuliers ou de la ville. Paul Bresse mentionne en 1388, le don des consuls de 100 florins d'or destinés à l'achat de vitraux, d'ornements d'autel et de vêtements sacerdotaux. Enfin, toutes les études sur le quartier font mention de la crue violente et meurtrière de la Gère en 1552. Soit profitant de cette occasion, soit parce que certains bâtiments menaçaient de tomber, les consuls vont prendre la décision de démolir une maison appartenant au couvent et de reconvertir cet emplacement, moyennant compensation pour les frères, en place publique (place de la Peyssonnière ou place des Jacobins).

Les alentours, eux, proches de l'église, doivent subir des transformations pour accueillir les Jacobins. Existait-il un cloître antérieurement à leurs installations ? Comme nous avons vu que cette église spacieuse n'avait jamais eu de fonction paroissiale, il est probable qu'un cloître le jouxtait, vraisemblablement au nord. Rien actuellement ne vient étayer cette hypothèse à l'époque romane, par contre, les deux parcellaires de la ville de Vienne, celui de 1634 et celui de 1653, en donnant les confins du monastère précisent l'existence d'un cloître. « Eglise, maison, magasin, cloître et jardin... » Mais est-il antérieur à la démolition due aux guerres de religions ?

Paul Bresse évalue la superficie des confins du couvent au XVII^e siècle à l'équivalent de 1 700 mètres carrés environ.

Lorsque les réformés en 1562 puis en 1567 vont entrer dans l'église Notre-Dame, ils doivent avoir sous leurs yeux un bâtiment de 50 mètres, avec chapelles dans les bas-côtés, ornées entre autres de fresques, trois absides à l'est, peut-être des tribunes, un clocher au sud contenant quatre cloches. Vu l'ins-

(25) Alfred de TERREBASSE, *Inscription*, VI, p. 170.

tallation extrêmement avantageuse qu'avaient réalisée les Dominicains, les bâtiments conventuels devaient être à l'image de l'ancienne église rénovée, vastes et cossus. Toujours est-il que les troupes de Saint-Chamond, « pontife apostat », vont ruiner la nef, mettre à bas la couverture de l'église et certainement dégrader l'intérieur des bâtiments conventuels.

A partir de cette fin du XVI^e siècle, l'église de Notre-Dame d'Outre-Gère correspond aux plans et descriptions de Paul Bresse, car les Dominicains ne pouvant faire face à des réparations aussi importantes, vont réduire la nef de leur église à deux travées. L'ancien plan médiéval est alors remanié profondément et l'avant-nef ruinée va devenir l'emplacement d'un grand cloître (ou jardins dans les textes du XVII^e siècle).

Il est surprenant que Paul Bresse n'ait pas soupçonné ce remaniement. En conclusion de son article il précise au sujet du bas-côté sud : « Les parties absentes de l'église, dont la petite nef latérale sud, sont probablement celles qui ont été démolies par les Huguenots en 1567, elles ont été relevées puis abattues ensuite pour la construction d'un quai sur la Gère en 1766 ».

Chorier, pourtant, dans ses *Antiquités* avait très bien compris l'évolution de Notre-Dame : « Cette église fut ruinée en 1567... elle est coupée par le milieu et un parterre en occupe une partie. Elle dépendait du patronnage de l'abbé de Saint-André. Il lui reste une salle qui peut avoir rang parmi les plus belles et les plus spacieuses ».

En fait le chœur — abside et deux absidioles — a dû rester en élévation jusqu'à la restructuration des quais de Gère au XVIII^e siècle, et c'est l'ancienne nef qui va être reprise dans ses élévations pour former des galeries de cloître autour d'un espace central, et s'ouvrir vers l'extérieur avec plusieurs étages. Ainsi une nouvelle façade plus à l'est sera reconstruite. C'est elle qui ferme actuellement l'espace du chœur encore en élévation (essentiellement la propriété privée appartenant à M. Thomas). Malgré nos demandes, nous n'avons pas pu avoir accès aux élévations est, toujours existantes (absidiole nord, arc triomphal, etc.).

Ainsi, nous ne pouvons que nous reposer sur les descriptions de Bresse. L'absidiole nord, sur son plan est tracée au compas. Nous aurions aimé pouvoir le vérifier *in situ*. En effet, un tracé plus irrégulier pourrait nous permettre de suivre P. Bresse dans l'hypothèse d'une date plus haute, comme le plan des absidioles de la cathédrale du groupe épiscopal de Genève (26) datées par des fouilles récentes de l'époque pré-romane.

(26) Charles BONNET, « Saint-Pierre de Genève. Récentes découvertes archéologiques », tiré de *Archéologie suisse*, n° 4, 1980, p. 174 à 191 (plan 175).

V. — Les « fouilles » d'Albert Vassy

Si P. Bresse nous a laissé une étude prêtant à critiques, mais au demeurant extrêmement riche en détails, l'immense trou creusé en 1926 n'a semble-t-il pas ému l'opinion publique (aucune trace dans les journaux de l'époque) ni les archéologues. A. Vassy ne nous a laissé qu'une liste d'éléments d'architecture sur le registre d'entrée des musées de Vienne.

a) *Construction d'une piscine couverte : plans appartenant à la Caisse d'Epargne de la ville de Vienne.*

Le bassin de la piscine va être installé à l'intérieur de l'ancienne nef de Notre-Dame d'Outre-Gère. Les coupes effectuées par l'architecte de ce bâtiment décrivent bien la conception particulière de cette piscine chauffée et couverte. A l'intérieur du terre-plein (28 m \times 22 m) délimité par les murs gouttereaux sud et nord et les murs de façades est et ouest de l'église, on va ouvrir un large rectangle de 24,50 m \times 13 m légèrement déporté vers le nord pour pouvoir placer une autre fosse de 6,60 m \times 12 m où l'on installera la chaufferie et le charbon. Toutes les coupes et plans de l'architecte ont pour limite les vieux murs de l'église, représentés en hachures serrées.

b) *Coupe de la piscine, face côté ouest (cf. planche).*

Nous trouvons dans cet exemple, au nord (c'est-à-dire du côté droit de la coupe) le mur gouttereau de Notre-Dame. Deux étages avec cabines de déshabillage ont été installés contre l'élévation de l'église.

Sous l'escalier menant au premier étage, une banquette de terre de 2,10 m de largeur a été représentée par l'architecte. Elle longe encore sur les 28 mètres le bas-côté nord de Notre-Dame d'Outre-Gère.

Au centre, la grande fosse de 22 mètres de large n'est remplie qu'en son milieu par le bassin proprement dit de la piscine. Ce dernier est par ailleurs posé sur des pilotis. Aujourd'hui la voûte de cette piscine couverte, a laissé son empreinte sur la façade en élévation du xvi^e siècle.

Au sud, sous la cour, un témoin archéologique est encore en place, et de même qu'au nord, le volume de la piscine et de ses dépendances s'appuient contre le mur gouttereau de Notre-Dame.

La conclusion de l'étude de cette coupe est accablante pour les niveaux archéologiques contemporains de l'établissement

L'inscription paléochrétienne (27) est conservée dans le cloître de Saint-André-le-Bas, contre le mur est. Son numéro d'inventaire est le 814. Cette inscription a été dégagée en cinq morceaux, et un de ceux de la partie supérieure a disparu. La partie inférieure de la plaque est décorée d'une canthare d'où sortent deux rinceaux avec de part et d'autre et en dessous deux oiseaux, sorte de paons à la queue courte ; dans l'axe de la canthare, entre les deux rinceaux, une croix aux branches pattées. La panse de la canthare est décorée de godrons, elle possède deux anses en forme de S. Ce décor gravé emplit le registre inférieur de la plaque sous l'inscription : elle est datée du 3 janvier de l'année 502.

De cette « fouille », on peut ajouter une photographie retrouvée pour la préparation de l'exposition de 1978 (28). Ce document est évidemment d'un grand intérêt ; et en particulier le soin apporté à la fouille de ce sondage. Les cuves de sarcophage vides de leur contenu, confirment qu'en effet, à cet emplacement une fouille a été menée. Deux niveaux de sépultures apparaissent en forte concentration. L'interprétation de ce document unique peut devenir très vite erronée. Mais à la lumière des hypothèses de 1983, et de quelques indices, on doit pouvoir se permettre d'avancer :

- que les sépultures — sarcophages monolithes ou en demi-cuves, tombes à dalles ou maçonnes — sont orientées est-ouest et en liaison (contemporaines ou postérieures) à une fondation conservée en élévation sur un mètre environ ;

- que cette structure est arasée et ne peut donc pas correspondre aux murs en élévation étudiés, entre autres le mur gouttereau sud de Notre-Dame. Il faut donc admettre, vu l'orientation des tombes tête à l'ouest pied à l'est, que cette fondation chrétienne se trouvait à l'intérieur du plan de la nef romane que nous avons étudié en 1983.

Le sarcophage monolithe à bords arrondis aux extrémités et bordé d'une feuillure à l'intérieur est à rapprocher du type de remploi gallo-romain (cf. typologie de la fouille de Saint-Georges). Son couvercle est fait du remploi d'une colonne. Ce sarcophage et son couvercle se trouveraient actuellement dans la cour d'entrée de l'ancien musée d'art chrétien de Saint-André-le-Bas.

(27) ESPERANDIEU, t. I, 1929, n° 18, p. 91-92 ; — WUILLEUMIER, 1947, n° 14, p. 10 ; — PELLETIER, 1974, n° 18, p. 107 ; R.I.C.G., t. XV, 1980, n° 65 ; — CHATEL, t. II, 1981, n° 88, p. 54.

(28) Renée BONY, Monique JANNET-VALLAT et Muriel SOUBEYRAN, *A la découverte de Vienne médiévale, cinq ans de recherches archéologiques*.

Après ces quelques minces indices des résultats archéologiques, on est en droit de s'étonner. Pourquoi A. Vassy n'a-t-il jamais publié cette fouille ? Pourquoi ce silence autour des découvertes de sarcophages de Notre-Dame d'Outre-Gère ? L'inscription des Pelegerinus a vraisemblablement été dégagée en place, pourquoi ne trouve-t-on aucune précision sur cette découverte exceptionnelle ?

Installée, comme nous l'avons vu, dans une zone d'inhumations chrétiennes extra-muros, le sous-sol de l'église Notre-Dame ne pouvait que contenir de multiples témoins de cette ancienne nécropole. Et le bâtiment devenu conventuel a certainement abrité jusqu'à la Révolution de nombreuses inhumations (29). Le parallèle est facile à faire avec la zone extra-muros sud (Saint-Pierre, Saint-Georges), étudiée depuis plusieurs années. De plus, quelques témoins de cette époque nous ont déclaré qu'effectivement des « tombeaux » ou des sarcophages avaient été découverts en 1926. Et plus précisément, de nombreux paysans de la banlieue de Vienne étaient venus chercher des sarcophages dans le but de les remployer en auge pour le bétail. Entre l'église et la Gère, une inhumation en pleine terre a été dégagée « à une grande profondeur » il y a quelques années.

La typologie élaborée (30) dans la zone sud permettrait de suivre les occupations funéraires successives et ainsi de dater les murs en élévation de Notre-Dame d'Outre-Gère.

Deux documents photographiques redécouverts tout récemment dans les archives du musée municipal, confirment l'idée d'une fouille au début du xx^e siècle.

Vassy, qui devait diriger ces travaux, est-il resté sur les interprétations de P. Bresse, et croyait-il se trouver dans l'espace intérieur du cloître moderne ?

Il a dû dégager, les piles qui séparaient la nef des bas-côtés. Nous restons persuadés que des documents précis — relevés ou photographies et notes — seront retrouvés sur cette fouille importante.

En résumé, le bâtiment médiéval de Notre-Dame avait primitivement pour plan sur une longueur totale de 50 mètres, une nef de six travées. Son plan était de forme basilicale avec trois absides à l'est. Les bas-côtés (au moins au nord) étaient peu larges — 5,50 mètres —, la nef faisant 9 mètres.

(29) *La famille des Maugiron*, par exemple.

(30) Monique JANNET-VALLAT, thèse de 3^e cycle en cours : *La nécropole de Saint-Pierre et le cimetière paroissial de Saint-Georges à Vienne*. Etude archéologique et recherches sur les pratiques funéraires et la typologie des sépultures.

Il est difficile d'établir des comparaisons avec d'autres édifices religieux viennois, car les problèmes de chronologie se posent rapidement. Mais l'ampleur du bâtiment peut égaler la basilique funéraire rive droite, Saint-Ferréol (31). Des comparaisons intéressantes peuvent se faire avec la cathédrale Saint-Maurice à l'époque de l'évêque Léger, qui posséderait seulement



Photographie Musée de Vienne, communiquée par M. LAUXEROIS.
Fouille par une équipe d'ouvriers de l'intérieur de la nef primitive
de Notre-Dame.

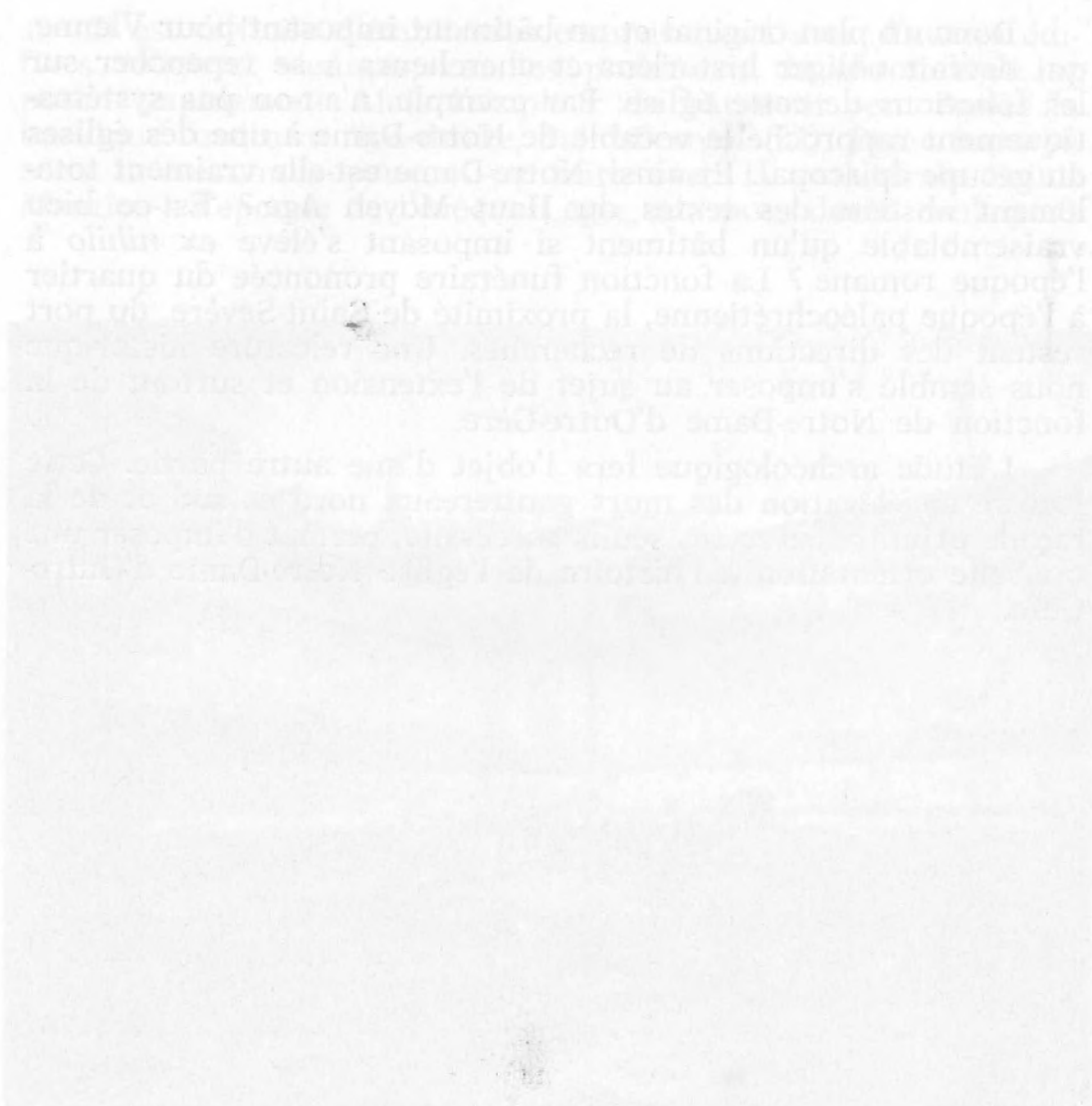
deux travées de plus que Notre-Dame et un plan sensiblement identique (32). Saint-Pierre, ou Saint-Sévère, ou Saint-André-le-Bas s'intégrerait sans difficulté dans le volume de cette annexe outre-Gère.

(31) *Des Burgondes à Bayard, mille ans de Moyen Age*, catalogue de l'exposition, 1981-1984 ; p. 59 : la basilique funéraire de Saint-Ferréol, Jean-François REYNAUD.

(32) Pierre CAVARD, *La cathédrale Saint-Maurice de Vienne*, Bibliothèque régionale d'histoire et d'art, Blanchard Frères, Vienne, 1978 ; p. 20 : l'église de la Résurrection.

Donc un plan original et un bâtiment imposant pour Vienne, qui devrait obliger historiens et chercheurs à se repencher sur les fonctions de cette église. Par exemple, n'a-t-on pas systématiquement rapproché le vocable de Notre-Dame à une des églises du groupe épiscopal. Et ainsi, Notre-Dame est-elle vraiment totalement absente des textes du Haut Moyen Age ? Est-ce bien vraisemblable qu'un bâtiment si imposant s'élève *ex nihilo* à l'époque romane ? La fonction funéraire prononcée du quartier à l'époque paléochrétienne, la proximité de Saint-Sévère, du port restent des directions de recherches. Une relecture historique nous semble s'imposer au sujet de l'extension et surtout de la fonction de Notre-Dame d'Outre-Gère.

L'étude archéologique fera l'objet d'une autre partie. Cette lecture en élévation des murs gouttereaux nord et sud et de la façade primitive avec ses seuils successifs, permet d'imposer une nouvelle orientation à l'histoire de l'église Notre-Dame d'Outre-Gère.



Photographie de la page 100 du manuscrit de la Bible de Saint-Jacques
Foliot, par le Dr. J. B. de la Roche, en 1875.

Manuscrit de la Bible de Saint-Jacques, fol. 100
Bible de Saint-Jacques, fol. 100
Bible de Saint-Jacques, fol. 100

Manuscrit de la Bible de Saint-Jacques, fol. 100
Bible de Saint-Jacques, fol. 100
Bible de Saint-Jacques, fol. 100

JE SUIS DE VIENNE-LA-ROMAINE

par

LOUIS ARBESSIER (*)

Le patriotisme de l'enfant est foi du charbonnier. Celle-ci est don de Dieu, celui-là sentiment de nature. L'une et l'autre, fruits du Créateur, s'accordent à l'universel.

Etre de Vienne-la-Romaine, c'est être de la Terre des Hommes, harmonieuse communion d'une multitude de pays natals. Citoyen de ma Ville, je le suis de l'Humanité.

Aimer mon sol, mon coin de naissance, c'est accepter les différences, respecter tous usages, toutes coutumes, comprendre toutes les particularités. Mes limites sont de naturelles frontières, qui jamais ne seront barrières, seulement marques distinctives.

Je voudrais avoir réussi le parcours de l'enfant prodigue : naître, m'évader, retrouver mon Père, lui conter mes voyages, mes aventures, mes échecs et conclure : « Mon Dieu, dans ce monde si beau, inoubliable, la Maison de mon enfance ».

Je suis né le 9 avril 1907, rue du Musée. J'ai retrouvé, récemment, la terrasse de mes jeux, à l'angle de la rue Tréméau ; elle est, aujourd'hui, embellie de fleurs et de feuillages, et prolonge une demeure merveilleusement rajeunie, par des occupants que je ne connais point, mais que je salue avec reconnaissance. Mes souvenirs gîtent maintenant en haut-lieu. Là, j'ai grandi, joué avec mes chiens de toutes races : Saint-Bernard impressionnant, chiens courants ou d'arrêts, chasseurs de tout poil ; là, je fêtais le Père Noël, en qui toujours, j'espère.

Je revois mon père, ma mère, mes bien-aimés grands-parents, Louise, ma seconde maman, tous voyageurs de l'au-delà. O passé ineffaçable !

(*) de la Comédie Française.

En quelques enjambées, boucles blondes bien ordonnées, flottantes sur un col marin, je bondissais vers l'école Saint-Louis, petit enfant du salon de coiffure, de même nom royal, longeait la chapellerie Rey, laissant à ma droite la librairie Blanchard, sur ma gauche le café Laliche (1), et, retrouvais mon premier maître, son chapcau souple de feutre noir, mon « papa Georges », friand de feintes colères et d'émouvantes intentions, spirituel, sensible, affectueux. Il nous aimait.

Je bénéficiais déjà d'une mémoire qui me méritait l'honneur de « réciter », dès la maternelle, à chaque distribution des prix, le compliment préparé par mon cher Directeur pour célébrer le président de la cérémonie.



LOUIS ARBESSIER

Dans ma tête chenue, tourne un kaléidoscope.

Le 2 août 1914, j'entrais dans le premier cycle de l'âge de raison ; les images sont intactes, mouvantes, colorées.

Je les revois, nos Seigneurs !

(1) Il existe toujours, c'est le café qui se trouve à l'angle de la rue Juiverie et du cours Romestang.

La caserne Rambaud libérait en colonnes par huit, fleurs aux fusils, biffins joyeux frappant le sol. Les godillots n'étaient pas lourds, l'as de carreau chargé à bloc, semblait pousser la cadence de ce déferlement inhabituel. Dans Vienne-la-Romaine, les légions ressuscitaient. L'infanterie, reine des batailles et des « Quatorze Juillet », défilait. La France combattante s'épanouissait. Les hussards à brandebourgs, issus du quartier Saint-Germain, trônaient, sabres au clair, sur leurs chevaux piaffants.

Menotte gauche serrée par la poigne de mon grand-papa maternel, Pélissard Joseph, le très aimé du quartier du Champ-de-Mars, je regardais, admiratif, cette parade. Pépé, « mon pépé », rêvait. De ces sept années vécues d'escadron en escadron, de galops en pansages, de corvées en permissions, il ne lui restait que souvenirs heureux.

Aujourd'hui encore, je te revois, grand-père, je t'écoute, accroupi, contre tes genoux, dans la lumière enchantée d'une lampe d'autrefois.

J'apprends les fureurs, les exploits, les roueries, les blessures de ton cheval préféré, « le Dandin », alezan d'exception, honorant la cavalerie défunte, des dragons et des cuirassiers. En ce 2 août 1914, jour de kermesse, d'exaltation légendaire défiant l'analyse, j'avais 7 ans.

Dans cette capitale de la Gaule, blottie contre le Rhône, petite Rome dominée par sept collines, me disait-on, pas une larme en ce premier jour de guerre ; patriotisme et inconscience se mélangeaient. A Berlin !

Elégante et racée grand-mère nous rejoignit. Nous montâmes vers la gare. L'armée des civils bourdonnait. J'étais submergé, bousculé, emporté, assourdi. Alors, se produisit un incident qui me laisse, 70 ans plus tard, déconcerté et amusé : je criai, tel un ténor plastronnant « Vive l'Allemagne ». Le bouleversement populaire qui me réduisait, moi, enfant perdu dans la masse grouillante de mes concitoyens excités, m'avait entraîné, sans doute, à substituer à notre France, le nom de son ennemie. Surprenant lapsus linguae ! Enveloppé dans la jupe de mère-grand, si petit, que nul ne pouvait m'apercevoir, je fus arraché du sol, soustrait à l'ahurissement des spectateurs furieux.

Notre retour sur la route nationale, la route d'Avignon, fut rapide. Les clameurs persistaient, du tohu-bohu surgissaient des Marseillaises détonnantes, des fanfaronnades. L'été était au zénith, Berlin était à portée de mousqueton ; la boucherie fêtait son vernissage.

La modeste conciergerie de la Fonderie Paul Michalon était notre domaine, en sous-sol. Il y avait là, deux pièces, l'une claire, sur la rue, en profondeur, à la limite haute du trottoir, l'autre de suie. On y accédait par un escalier à cinq marches, venu de

l'extérieur ; une solide porte, dotée d'un lourd volet, fixé le soir par deux clavettes, nous emprisonnait dès la nuit tombée. Les images de mon enfance sont enchâssées dans ma mémoire, comme nacre en ébène. C'est l'or rouge de la fonte en fusion, ruisselant de cubilots en bennes basculantes, dispersant sa lumière aurorale, éclatant en feu d'artifice, envahissant les moules, dont elle épousait les formes. Ce sont les marchés du samedi : point de volailles inertes, de lapins éventrés, du « vivant » partout, des caquetages effrénés, des bruissements de clapiers, des marchandages amusants. L'animation était familiale. Dans les tractations ménagères, pas de pingrerie, rien que le souci de l'équilibre budgétaire, l'obligation de ne pas outrepasser ses moyens.

Dans notre conciergerie, dont la charge était assumée par mes aïeuls, j'étais en sécurité. J'admirais grand-papa, ébarbeur et infirmier. Avec marteau, burin et lunettes protectrices, il faisait sauter et s'éparpiller en paillettes coupantes, les bavures laissées par la fonte refroidie. Avec douceur, il soignait, désinfectait, pensait, soulageait, consolait.

De 1914 à 1918, malgré nos plaines éventrées, nos terres, hier nobles et fécondes, maintenant souillées et stérilisées par le déluge continu des artilleries, malgré les morts incalculables, la détresse des voisins, cruellement frappés, la vision des blessés portés sur les civières, ou s'acheminant clopin-clopat vers nos hôpitaux, je poursuivais paisiblement mon chemin d'écolier.

Pour dépeindre l'armistice, n'est pas à la mesure des mots. Délire, folie collective, passions exacerbées, ne nous traduiront que faiblement la ferveur de ces jours de liessc, qui embrasèrent notre cours Romestang jusqu'au fleuve, notre cathédrale Saint-Maurice, notre Pipet, les rives de notre Gère. Tout était de flammes et d'étoiles, de danses et de feux de camp. Nous avions reconquis le bonheur de vivre.

Je repris le Champ-de-Mars du temps de paix, les « carreaux » du gros Marcel, armant son tir de loin, l'application des pointeurs en premier, l'amicale opposition des drapiers aux canuts, les déambulations extravagantes, sur graviers et cailloux de cette boule respectable, venue du pays de Gnafron. Je repris mes jeux et mes rires. Surtout, je retrouvai mon père, aurolé de gloire et de citations. Deux examens réussis, mon admission à l'Ecole de la Salle, réjouirent Monsieur George. Je partis pour Lyon dans le temps de la disparition du Salon Louis et ne revins dans ma ville qu'en 1925, n'ayant bénéficié, durant sept années, que de la trêve des vacances scolaires.

Je tairai mes souvenirs heureux, tous anéantis, par le départ pour l'hôpital de mes grands-parents. Je les y conduisis, à la veille de rejoindre sur les quais de la Saône, la caserne Serin, du 99^e Régiment d'Infanterie. Ils y furent mal accueillis, séparés

sans ménagement, par un prolétaire indigne, qui n'eût dans son carnier, que deux commandements :

« L'Homme à la salle Saint-Joseph » ;

« La Femme à la salle Sainte-Marie ».

Marie Agathe Coutagne, la première, prit le 19 avril 1926, le chemin de l'éternité ; Joseph Péliissard la rejoignit sept jours après.

Comment auraient-ils pu supporter leur isolement, après 48 ans d'une vie conjugale irréprochable, toute de discrétion, de dévouement, de respect du travail, dans l'entreprise qu'ils servaient fidèlement.

Jamais je n'avais soupçonné leur pauvreté ; ils étaient heureux dans l'injustice, ils étaient l'innocence même.

Dans la belle armoire familiale, aux senteurs balzaciennes, je n'avais trouvé, pour acquitter la course de leur dernier taxi, que 5 francs, toute leur fortune.

Souvenirs d'un temps révolu, vous me liez à ma Terre, jusqu'au bout de ma route.

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU RÉPERTOIRE DES PIÈCES DE THÉÂTRE DE GUIGNOL

par

LOUIS LUDIN

Le premier répertoire du Théâtre Guignol fut publié en 1865 par un magistrat lyonnais, Janis Onofrio, où l'on y inscrit dix-huit pièces.

Mourguet qui en était l'instigateur verbal, puisqu'il ne savait pas écrire et à peine lire, improvisait lui-même son répertoire et ses impromptus, depuis 1808 environ.

Il a donc développé lui-même ce genre de marionnettes à gaines, en lui conservant toujours son costume, celui des ouvriers en soie du XVIII^e siècle, ainsi que son accent qui est aussi lyonnais de la même époque, sa bonne humeur et son originalité d'esprit.

Le caractère de ce personnage est celui d'un homme du peuple : bon cœur, assez enclin à la bamboche, n'ayant pas trop de scrupules, mais toujours prêt à rendre service aux amis ; ignorant, mais fin et de bon sens ; qui ne s'étonne pas facilement ; qu'on dupe sans beaucoup d'effort en flattant ses penchants, mais qui parvient presque toujours à se tirer d'affaire.

La carrière dramatique de Laurent Mourguet a été longue. Le premier théâtre permanent où il se soit montré paraît être l'ancienne rue Norie (actuellement à l'emplacement de la Stella, vers la place de la République). Puis, ayant vendu son théâtre, il joua ensuite dans la rue des Prêtres (actuellement la rue Abbé-Lavarenne), dans la rue Juiverie, aux Brotteaux dans la Grande Allée (actuellement cours Fr.-Roosevelt). Il avait pour aide et pour compagnon, une autre célébrité lyonnaise, bien connue, le Père Thomas, dont le véritable nom était Ladray, qu'il baptisa du nom de Gnafron, en faisant de lui un regroleur.



Portrait de Laurent MOURGUET, créateur du *Guignol*.
(Peinture anonyme vers 1825 - Musée historique de Lyon.)

Mourguet transporta ensuite son théâtre dans différentes villes du département voisin et fixa enfin son dernier établissement à Vienne (sans doute rue du 4-Septembre) où il mourut en 1844 à l'âge de 74 ans, encore entouré de ses chères marionnettes.

Il avait toujours eu l'amour de son art et il l'avait transmis aux siens, et l'inspiration est restée dans sa postérité.

Son fils, Jacques Mourguet (un des dix enfants de cette famille), a longtemps fait, à l'aide de Guignol, la fortune du Café du Caulan sur la place des Célestins à Lyon. Il a aussi joué à Grenoble et à Marseille. Il a eu également un autre fils qui a porté en Algérie la marionnette lyonnaise.

Laurent Mourguet avait aussi une fille, Rosalie, qu'il avait mariée à un autre imprésario, Louis Josserand, habile comme lui dans l'art de la manipulation des marionnettes.

Ce Josserand a eu quelque célébrité à Paris, sur le boulevard du Temple, d'où est sorti le théâtre lyonnais, parisien. De ce mariage, Rosalie Mourguet eut deux fils, Louis et Laurent, qui sont restés fidèles aux traditions et à l'art de leur père, et jouent ensemble, mais Louis seul reste encore avec un castelet à Lyon ; Laurent a épousé la fille de Victor Napoléon Vuillermé Durand et certainement il fut le plus original, le plus fidèle interprète de Guignol en donnant lui-même au personnage de Gnafron, le joyeux compagnon fidèle au vin du Beaujolais. C'est par ces deux artistes, le beau-père Josserand et le gendre Vuillermé Durand, que nos marionnettes ont eu leur heure de gloire et surtout la stabilité dans la tradition. Puis en sautant quelques dizaines d'années, nous retrouvons quantité de théâtres lyonnais. Puisqu'il en fut dénombré environ dix-neuf entre la moitié du XIX^e siècle, jusqu'en 1905 ou 1903, sans certitude, où le théâtre du Gymnaste du quai Saint-Antoine à Lyon ouvre ses portes, avec les deux frères Meichthäuser, Pierre et Ernest.

Pendant cette période d'une quarantaine d'années, les Lyonnais viennent nombreux à ces représentations.

En 1913, la société des « Amis de Guignol » est fondée avec le concours d'une dizaine de personnalités lyonnaises, en outre Justin Godart, Edouard Herriot, Jules Salès, Emile Lerardier, puis ensuite l'Abbé, etc. Cette société qui a fêté son 70^e anniversaire et qui continue à maintenir les traditions lyonnaises, a eu le privilège d'honorer Laurent Mourguet le 13 mai 1984, année de la disparition du père de Guignol.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « AMIS DE VIENNE »

Président d'Honneur (à vie) :

M. Charles JAILLET - Ancien Président

Comité de Patronage :

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,
Directeur du Centre de Recherches Archéologiques

M. Roger LAUXEROIS - Conservateur des Musées

M. Serge TOURRENC - Conservateur de Fouilles

BUREAU

Président : M. André HULLO - Professeur au Lycée de SAINT-
ROMAIN-EN-GAL

Vice-Présidents : M. Louis BLANC

M. Jean-François GRENOUILLER - Docteur de 3^e Cycle

M. François RENAUD - Professeur au Lycée de SAINT-
ROMAIN-EN-GAL

M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE

Secrétaire Général : M. Louis BLANC - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Trésorière : Mme THÉVENET - Directrice du Syndicat d'Initiative

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M. Paul BLANCHON - Professeur - VIENNE

D^r Marc CHALON - SAINTE-COLOMBE.

M. Charles COGNAT - Industriel - SAINTE-COLOMBE

M^r Charles FRECON - Notaire - VIENNE.

M. le Chanoine Joseph GROS - SAINTE-COLOMBE-LÈS-VIENNE.

M. Jean GUEFFIER - Adjoint au Maire de VIENNE.

M. Jean-François GUILLET - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-
LÈS-VIENNE

Mme Michel GUILLOT - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Mme Jean-Claude HASSLER - VIENNE

M. Jean PERRIOLAT - Chimiste - VIENNE

Mme Maurice SEGUIN - VIENNE

M. SONDAZ - VIENNE

M. Michel TRANCHAND - Cadre Administratif - VIENNE

M. Jean VAGANAY - Industriel - VIENNE

Mme WIDLOCHER - VIENNE

